



**HAL**  
open science

# Berlin et Francfort dans le sillage de la science du judaïsme

Sonia Goldblum-Krause

► **To cite this version:**

Sonia Goldblum-Krause. Berlin et Francfort dans le sillage de la science du judaïsme. *Recherches Germaniques*, 2013, 43, pp.65-81. hal-03278783

**HAL Id: hal-03278783**

**<https://hal.science/hal-03278783>**

Submitted on 5 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Berlin et Francfort dans le sillage de la science du judaïsme

Savoir et enseignement juifs dans l'Allemagne des années 1920

*Berlin und Frankfurt unter dem Einfluss der Wissenschaft des Judentums.  
Jüdisches Wissen und jüdisches Lernen in den 1920 Jahren in Deutschland*

Sonia Goldblum

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rg/522>

DOI : 10.4000/rg.522

ISSN : 2649-860X

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 65-81

ISBN : 978-2-86820-562-9

ISSN : 0399-1989

Ce document vous est offert par Université de Strasbourg



### Référence électronique

Sonia Goldblum, « Berlin et Francfort dans le sillage de la science du judaïsme », *Recherches germaniques* [En ligne], 43 | 2013, mis en ligne le 05 février 2019, consulté le 18 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rg/522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rg.522>

---



Les contenus de la revue *Recherches germaniques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

# BERLIN ET FRANCFORT DANS LE SILLAGE DE LA SCIENCE DU JUDAÏSME

## Savoir et enseignement juifs dans l'Allemagne des années 1920

Sonia GOLDBLUM

Le processus de redécouverte de la culture et de la tradition juives qui marque les années 1920 peut être qualifié d'« invention d'une tradition »<sup>1</sup>. Ce concept désigne un processus d'adaptation qui permet aux sociétés de redéfinir le cadre de leurs traditions en piochant dans un fonds préexistant dont elles font revivre certains éléments: « Was wie eine Rekonstruktion authentischer Traditionen aussieht, wird vielmehr zur modernen Konstruktion oder Erfindung einer Tradition »<sup>2</sup>. Dans son essai du même nom, Shulamit Volkov rapproche le fonctionnement de la tradition de celui de la mémoire. De la même manière qu'un souvenir ne peut émerger qu'une fois que l'événement dont il constitue une trace partielle, résultant d'un choix inconscient, est passé, la tradition vise à conserver de manière sélective, et par définition imparfaite, les valeurs communes d'un groupe d'individus à un moment où elles semblent vaciller<sup>3</sup>. Cela correspond aussi à la volonté, face à la montée de l'antisémitisme en Allemagne, qui définit les Juifs négativement, à savoir par ce qui est censé leur manquer, de redécouvrir les valeurs positives du judaïsme, entre autres dans la création d'une sphère juive dans un cadre extra-synagogal<sup>4</sup>.

C'est dans le contexte de ce que l'on a coutume d'appeler la « renaissance juive »<sup>5</sup>, selon l'expression de Martin Buber, que le mouvement qui voit la création d'institutions d'enseignement en Allemagne dans les années 1920 doit être

---

1 Shulamit Volkov se réapproprie le concept élaboré par l'historien Eric Hobsbawm. Cf. Shulamit Volkov: *Die Erfindung einer Tradition: Zur Entstehung des modernen Judentums in Deutschland*. München 1992. Cf. Eric Hobsbawm (éd.): *The invention of tradition*. Cambridge 1996.

2 Michael Brenner: *Jüdische Kultur in der Weimarer Republik*. München 2000, p. 14.

3 Cf. Shulamit Volkov (note 1), p. 6.

4 Cf. Ismar Schorsch: *Jewish Reactions to German Antisemitism 1870-1914*. New York 1972. Sur la « laïcisation » du judaïsme, voir Avraham Barkai, Paul Mendes-Flohr: *Aufbruch und Zerstörung, 1918-1945*. In: Michael Meyer, Michael Brenner (éd.): *Deutsch-jüdische Geschichte in der Neuzeit*. Vol. 4. München 2000, p. 149.

5 Martin Buber: « Jüdische Renaissance ». In: *Ost und West*, 1 (1901), col. 7-10.

compris. Comme le souligne l'historien Michael Brenner, la transmission d'un savoir juif sous la République de Weimar comprend des éléments traditionnels et restauratifs aussi bien que des éléments novateurs<sup>6</sup>. Ce mouvement renvoie autant à la tradition ancestrale du Bet-Ha-Midrash, la maison d'étude accolée à la synagogue, qu'au mouvement qui voit la création massive de *Volkshochschulen* à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une tendance qui s'accroît après la Première Guerre mondiale. Durant la période précédente, l'enseignement juif pour adultes s'était limité à des conférences isolées<sup>7</sup> dans le cadre des communautés juives, et l'idée neuve qui s'impose dans l'entre-deux-guerres, c'est de créer, par l'enseignement, un sentiment d'appartenance au sein de l'institution d'éducation, ce qui reprend un des objectifs centraux des *Volkshochschulen*.

À l'inverse de la fréquentation des *Volkshochschulen* qui était surtout ouvrière, les institutions juives d'enseignement s'adressent surtout à la classe moyenne, souvent aisée. Une des raisons pour lesquelles ces institutions sont dignes d'intérêt, outre le fait qu'elles reflètent une part importante de la vie juive allemande et qu'elles font l'objet de réflexions sur la nature de l'enseignement et la transmission du savoir, c'est que malgré les efforts répétés des fondateurs de la science du judaïsme, il n'existe dans l'entre-deux-guerres pas de chaire d'études juives dans les universités allemandes<sup>8</sup>. À l'université, l'étude de ce qui a trait à la religion et à la culture juive se limite à deux aspects : d'une part, le texte biblique et son histoire, son époque, sa constitution etc., principalement dans le cadre des facultés de théologie et, d'autre part, la linguistique et l'archéologie hébraïques, qui reviennent aux instituts d'études orientales, tel que celui qui existe à l'Université de Berlin depuis sa création en 1810. Néanmoins aucune institution de recherche ne s'aventure au-delà de la période biblique<sup>9</sup>. La prise de distance d'une population juive assimilée par rapport à sa culture et à sa tradition ne peut donc être compensée par aucune institution d'enseignement traditionnelle. Comme l'écrit Michael Brenner dans son livre sur la culture juive dans l'Allemagne de Weimar : « Die meisten Vertreter der Wissenschaft des Judentums in der Weimarer Republik stimmten im Prinzip mit den Grundsätzen jüdischer Erwachsenenbildungsinstitutionen überein: Beide Gruppen versuchten, das Niveau jüdischen Wissens zu heben »<sup>10</sup>.

En 1919 et 1920 se créent trois institutions qui jouent un rôle capital dans la réappropriation de la culture juive et dans la vie scientifique de l'époque.

6 Michael Brenner (note 2), p. 81.

7 *Ibid.*, p. 82.

8 Cf. Heinrich Simon : « Wissenschaft vom Judentum in der Geschichte der Berliner Universität ». In : Julius Carlebach (éd.) : *Wissenschaft des Judentums. Anfänge der Judaistik in Europa*. Darmstadt 1992, p. 153-164, ici p. 154.

9 *Ibid.*

10 Michael Brenner (note 2), p. 115.

Il s'agit de l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums*, du *Freies Jüdisches Lehrhaus* de Francfort et de la *Jüdische Volkshochschule* de Berlin. Mettre en regard ces trois institutions doit permettre d'analyser trois attitudes différentes et pourtant apparentées par rapport au savoir et à la science. Les textes de réflexion qui accompagnent cette évolution donnent en outre une idée des débats qui se cristallisent autour d'elles et permettent au judaïsme allemand de trouver sa place entre tradition et modernité. Par ces analyses, nous souhaitons également contribuer à une histoire des institutions juives de l'époque. L'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* donne à voir les conditions de production de la connaissance au sein de la communauté juive. La transmission du savoir peut quant à elle être éclairée par la mise en regard du *Freies Jüdisches Lehrhaus* et de la *Jüdische Volkshochschule* de Berlin<sup>11</sup>.

### **I. Développement du savoir: «Zeit ist's» et la création de l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums***

Le penseur juif Franz Rosenzweig a joué un rôle moteur dans la création de deux institutions juives: L'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* de Berlin et le *Freies jüdisches Lehrhaus* de Francfort. Il expose les idées qui président à la création de la première dans un essai intitulé «Zeit ist's» (1917)<sup>12</sup>. Dans cette lettre ouverte adressée au philosophe Hermann Cohen, Rosenzweig part du constat de l'indigence du savoir juif chez les populations juives, à laquelle les formes de transmission préexistantes ne sauraient suffire à remédier:

Die geistige Verflachung der Vereinigungen, die sich die Aufgabe setzen, ein solches jüdisches Publikum herzustellen und zu kräftigen [...] ist kaum zu leugnen; mit Vorträgen über alle Dinge „und“ die Juden ist keine Vertrautheit in der eigenen jüdischen Sphäre zu erreichen [...] was sie wollen ist mit Vorträgen und Vereinen überhaupt nicht zu erreichen, wenn der Unterbau, die Schule, fehlt.<sup>13</sup>

Ce passage dresse un bilan très négatif et pessimiste des institutions qui essaient de promouvoir la culture juive. Selon Rosenzweig, la recreation d'une sphère juive ne saurait passer par des conférences ponctuelles, mais ne pourra être entreprise que dans le cadre d'une *Akademie für die Wissenschaft des Judentums*. La démarche du philosophe relève d'un souci de politique éducative visant à

11 La plupart des sources utilisées pour traiter de l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* et de la *Jüdische Volkshochschule* de Berlin proviennent de la plateforme [www.compactmemory.de](http://www.compactmemory.de) qui recense la plupart des périodiques juifs parus entre 1806 et 1938. Les documents disponibles en ligne sur ce site seront accompagnés du sigle [cm].

12 Cf. Psaume 119, 126 «Zeit ist's zu handeln für den Herren – sie zernichten Deine Lehre».

13 Franz Rosenzweig: «Zeit ist's». In: Reinhold et Annemarie Mayer (éd.): *Zweistromland: kleinere Schriften zu Glauben und Denken*. Dordrecht 1984, p. 461-482, ici p. 473.

réformer l'enseignement religieux juif dans les lycées. Son objectif est formulé de la façon suivante : « Es geht [...] um nichts Geringeres, als um die Einführung [der Schüler] in eine eigene, der übrigen Bildungswelt wesentlich selbständige jüdische Sphäre ». Le but premier est donc de remédier à l'assimilation : le cours de religion doit prendre le relais du rôle qui ne peut plus être assumé par des familles, qui elles-mêmes ont souvent perdu tout contact avec le judaïsme<sup>14</sup>. Rosenzweig fait porter l'accent sur le terme « eigen », qui insiste sur la volonté de restituer aux Juifs, en propre, une sphère juive, irréductible aux autres domaines de la culture.

L'auteur développe ensuite un programme d'enseignement extrêmement détaillé, année par année et classe par classe, dont il décrit l'ensemble des contenus, qui visent un apprentissage parallèle de la langue hébraïque et des textes de la tradition biblique et talmudique, adossé au calendrier liturgique. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'il s'interroge sur la forme concrète que doit prendre l'organisation de cet enseignement. Il ne souhaite pas qu'il soit pris en charge par des rabbins, mais voudrait qu'il parte d'une classe d'intellectuels bien formés. Le refus de faire appel à des religieux professionnels s'explique par la situation de l'époque, dans laquelle l'ensemble du savoir juif est réservé aux rabbins, ce qui coupe la population de la culture juive. Rosenzweig prend l'exemple des départements de théologie des universités, qui dispensent un savoir à des étudiants, qu'ils souhaitent ou non entreprendre une carrière de prêtre ou de pasteur. Le philosophe se réfère aussi à la tradition juive, telle qu'elle perdure encore à l'époque en Europe orientale, pour établir le constat suivant : « Der Rabbiner von einst war wie heute noch im Osten zwar in seinem Amt, nicht aber in seiner Bildung (geschweige in seiner Lebenshaltung) einzigartig in seiner Gemeinde »<sup>15</sup>. Rosenzweig signale donc que le rabbin occupe certes une fonction particulière au sein de la communauté juive, mais que cette fonction n'a pas vocation à dispenser les autres membres de la communauté d'acquérir et d'entretenir un savoir fondé dans ce domaine. L'argumentation développée dans ce texte présente un caractère tout à fait particulier, que l'on retrouve dans beaucoup de réflexions de l'époque sur le même sujet. En effet, elle repose sur deux références, à la fois à la tradition juive (on y retrouve le recours à l'exemple des Juifs de l'Est, caractéristique du mouvement de la renaissance juive) et à la modernité (en l'occurrence chrétienne) à savoir l'organisation de l'université.

14 *Ibid.*, p. 462.

15 *Ibid.*, p. 472. On soulignera que le judaïsme d'Europe de l'Est jouissait d'une aura toute particulière dans les années 1920. En effet, la Première Guerre mondiale avait permis la rencontre avec des populations juives qui semblaient encore très proches des racines de la tradition. Les textes de Martin Buber sur le Baal Shem Tov constituent une des expressions de cet intérêt. Cf Martin Buber : *Die Legende des Baalschem*. Berlin 1932.

C'est de cette nécessité parallèle de faire renouer la jeunesse juive avec la culture de ses ancêtres et de créer une classe d'intellectuels juifs, spécialistes de choses juives, hors des milieux religieux que naît l'idée d'une *Akademie für die Wissenschaft des Judentums* qui financerait les études de chercheurs sur des sujets ayant trait au judaïsme, en compensation de quoi ils devraient s'engager à prendre en charge l'enseignement religieux dans les lycées<sup>16</sup>. Il revient donc à la jeunesse de renouer avec la tradition de ses ancêtres, pour refonder une communauté juive qui soit une communauté religieuse et culturelle, dans laquelle s'intègre la pratique culturelle, sans que la première ne s'épuise dans la seconde.

Dès la fin de la guerre, Hermann Cohen s'attelle également à la tâche, en formulant lui aussi un texte programmatique, «Zur Begründung einer Akademie für die Wissenschaft des Judentum»<sup>17</sup>, dans lequel il reprend l'idée développée par Rosenzweig dans «Zeit ist's» selon laquelle il est nécessaire de créer une classe de savants, spécialistes du judaïsme, hors de la sphère religieuse. Cependant, il inverse les objectifs formulés par Rosenzweig en commençant par l'idée que la science juive doit être soutenue. Il conçoit l'académie comme une «Vorsorgeanstalt für die jüdischen Forscher»<sup>18</sup> et souhaite en faire un organisme qui soutienne financièrement les activités de recherche ayant trait au judaïsme et leur donne une visibilité institutionnelle. La question de l'enseignement dans les lycées n'est évoquée que dans un second temps : cette tâche ne constitue pour lui qu'une forme de compensation dont les chercheurs s'acquitteraient en enseignant à la jeunesse<sup>19</sup>, une activité qui contrebalance le financement de leur recherche. Le ton sur lequel il justifie l'alliance de l'enseignement et de la recherche révèle dès l'abord son caractère potentiellement problématique. Il semble vouloir se prémunir contre d'éventuelles critiques : «Der wissenschaftliche Betrieb aber wird durch die Verbindung mit der Lehrtätigkeit in keiner Weise gefährdet»<sup>20</sup>.

Le double objectif que Rosenzweig avait fixé à l'académie ne sera *de facto* jamais concrètement poursuivi et la séparation de la recherche et de l'enseignement restera la règle de ce type d'institutions. Il faut souligner qu'après l'inversion des priorités à laquelle procède Cohen, plus jamais la tâche d'enseignement n'est évoquée, même si la référence à Rosenzweig et surtout à Cohen est constante dans les textes programmatiques qui accompagnent sa création et son développement. Cohen meurt en 1918 et l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* est considérée comme son testament, un but que la

16 *Ibid.*, p. 476.

17 Hermann Cohen : «Zur Begründung einer Akademie für die Wissenschaft des Judentums». In: *Neue jüdische Monatshefte* 11 (1918), p. 254-259 [cm].

18 *Ibid.*, p. 257.

19 *Ibid.*, p. 258.

20 *Ibid.*, p. 259.

communauté juive se doit de poursuivre pour honorer sa mémoire. L'*Akademie* voit le jour à Berlin en 1919 sous la forme d'une institution de recherche visant à financer des travaux relevant de la science du judaïsme.

À sa création en 1919, l'académie est dirigée par l'historien Eugen Täubler. Son but est d'élever les standards de la science juive au niveau de ceux de la science européenne et de faire entrer les thématiques juives dans un cadre intellectuel et académique commun. Il s'agit du premier projet d'étude du judaïsme en dehors d'un séminaire rabbinique. L'institution se voulait ancrée dans le monde et souhaitait être reconnue à terme par les universités, afin d'aboutir à la création de chaires d'études juives intégrées à ces dernières<sup>21</sup>. Il s'agit de traiter de l'héritage et de la tradition juifs, avec les moyens développés par la science allemande<sup>22</sup>. Cette dernière est constamment évoquée dans les textes de réflexion concernant l'*Akademie*; elle est le modèle au niveau duquel la science juive souhaite s'élever et dont elle souhaite obtenir la reconnaissance.

L'académie se dote de différentes instances visant à garantir la qualité scientifique de ses travaux (*wissenschaftlicher Vorstand*), à financer la recherche (*Vereinsvorstand*)<sup>23</sup> et à les diffuser (*Korrespondenzblatt des Vereins zur Gründung und Erhaltung der Akademie für die Wissenschaft des Judentums*). Elle se veut une institution pluraliste, qui n'est pas rattachée à une obédience religieuse ou politique particulière, mais s'adresse à toutes les tendances du judaïsme de l'époque. Le numéro de décembre 1920 de la revue *Im deutschen Reich* annonce que l'*Akademie* a commencé ses travaux le 1<sup>er</sup> juillet 1919 en finançant six chercheurs permanents ainsi que quatre chercheurs extérieurs<sup>24</sup>. Le premier numéro du *Korrespondenzblatt* expose son mode de fonctionnement dans un texte d'Eugen Täubler, qui constitue une forme écrite du discours d'inauguration

21 Au semestre d'été 1924, une charge de cours dans le domaine des sciences religieuses juives a été mise en place à l'Université de Francfort. Elle a été occupée par Martin Buber jusqu'en 1930, date à laquelle il devint professeur honoraire de sciences religieuses dans la même université. Même si ces postes étaient financés par les communautés juives et qu'il ne s'agissait pas de postes de professeur de plein droit, on peut voir dans cette évolution une intégration croissante des études juives dans l'institution universitaire. Il faudra attendre les années 1960 pour voir la création d'instituts d'études juives dans l'espace germanique. Cf. Avraham Barkai, Paul Mendes-Flohr (note 4), p. 143.

22 Julius Guttman: «Jüdische Wissenschaft. Die Akademie für die Wissenschaft des Judentums». In: *Der Jude* 7 (1923), p. 489-493, ici p. 489 [cm].

23 Le financement des travaux de l'*Akademie* passe par trois fondations, par les dons des membres permanents au nombre de 43 et par les cotisations annuelles des 112 autres membres. On compte en outre 46 parrainages. Le budget de l'institution s'élève à 100 000 marks pour l'année 1920. Anonyme: «Eine Akademie für die Wissenschaft des Judentums». In: *Im deutschen Reich* 12 (1920), p. 393 [cm].

24 *Ibid.*, p. 392.



qu'il a prononcé le 23 février 1919. Le texte commence par définir les objectifs de l'institution dans les termes suivants : « Die Akademie hat die Aufgabe, die Erforschung des Judentums in seinen geschichtlichen, literarischen, religiösen, philosophischen und sprachlichen Äußerungsformen zu fördern »<sup>25</sup>. La tâche que se fixent l'institution et son directeur est d'une ampleur considérable. Il s'agit d'abord de créer une *Bibliotheca Judaica* qui publie des éditions critiques des textes fondateurs juifs depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans tous les domaines de la pensée<sup>26</sup>. Des traductions doivent être entreprises pour vulgariser des textes de la tradition. De plus, l'histoire de la langue hébraïque, ainsi que l'histoire des textes talmudiques font aussi partie des préoccupations de l'institut. Ce dernier prévoit également que des thématiques d'histoire et de culture contemporaines soient prises en compte. Dans sa période d'activité la plus intense, l'académie a financé les recherches de vingt-cinq chercheurs, dont un tiers constituait une équipe de chercheurs permanents. Les autres avaient le statut de « correspondants ». Sur le plan scientifique, l'entreprise fut donc une réelle réussite, qui contribua à développer les études juives et à les faire accéder au rang de discipline académique<sup>27</sup>. Elle a financé une partie des travaux de Gershom Scholem en 1925, alors qu'il se trouvait déjà en Palestine, ainsi que des publications importantes : celle des œuvres de Hermann Cohen et celles de Moses Mendelssohn<sup>28</sup>. À partir de 1926, elle s'est dotée d'une maison d'édition destinée à accueillir les travaux des chercheurs, l'*Akademie-Verlag*. L'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* cesse ses activités en 1934, quand son directeur, Julius Guttmann, émigre en Palestine<sup>29</sup>. Cependant, les contemporains ne cessent de déplorer que l'institution peine à trouver un public intéressé par ses travaux et qu'elle ne soit accessible qu'à une poignée de spécialistes.

Le projet est en effet confronté à de nombreuses critiques, et ce dès 1920. Dans la revue *Ost und West*<sup>30</sup>, un article anonyme souligne que l'*Akademie* devrait chercher à toucher un large public au lieu de se contenter de produire

25 Eugen Täubler : « Das Forschungsinstitut für die Wissenschaft des Judentums. Organisation und Arbeitsplan ». In : *Korrespondenzblatt des Vereins zur Gründung und Erhaltung einer Akademie für die Wissenschaft des Judentums* (1920), p. 10-18, ici p. 10 [cm]. L'article de Täubler détaille l'ensemble des activités de recherche qui seront prises en charge par l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums*.

26 *Ibid.*, p. 13.

27 Cf. Avraham Barkai, Paul Mendes-Flohr (note 4), p. 128.

28 *Ibid.* Au sujet de cette maison d'édition, nous renvoyons à l'article d'Israël Auerbach qui expose ces objectifs. Israël Auerbach : « Das jüdische Buch und die Akademie für die Wissenschaft des Judentums ». In : *Menorah* 6 (1928), p. 384-387.

29 Cf. Avraham Barkai, Paul Mendes-Flohr (note 4), p. 129.

30 Anonyme : « Die Akademie für die Wissenschaft des Judentums und ihre Aufgaben ». In : *Ost und West* 9/10 (1920), col. 220-241 [cm].

une recherche de pointe, qui n'intéresse que les savants. Son souci premier devrait être de populariser sa recherche auprès de l'ensemble de la communauté juive. Comme l'écrit l'auteur de l'article, «Die Köche dürfen nach Lessings Wort die Suppe nicht allein für die Köche bereiten, sondern für das Volk im breitesten Sinne des Wortes»<sup>31</sup>. L'objectif de l'académie n'est, selon l'auteur de l'article, pas de faire de la recherche fondamentale, mais de clarifier les objets (en somme de vulgariser) et d'aider à la constitution d'un savoir chez les populations juives. L'auteur considère également que les sections définissant les thèmes de recherche privilégiés par l'*Akademie* ne sont pas pertinentes et que celle-ci devrait se consacrer à des questions et problèmes qui concernent réellement les personnes, pour répondre aux besoins de la communauté. Il propose par exemple de financer l'écriture d'une histoire de la naissance du christianisme, vue du point de vue juif, ou des travaux sur la langue yiddish. Il souhaite plus généralement que l'*Akademie* livre une contribution à l'étude et au recensement des traditions populaires – telles qu'elles s'expriment dans les chants, les contes ou les expressions de la langue courante. Cette nécessité émerge, selon l'auteur, de l'urbanisation et de l'émigration aux États-Unis de larges parties de la communauté juive, qui engendrent la perte des traditions populaires propres aux petites communautés. D'après lui, cette institution de recherche doit concentrer ses efforts pour établir la science juive au même rang que la science allemande, dont elle doit constituer un pendant. Il souhaite par exemple que des chercheurs s'emparent de l'étude de la «race juive» [«Rassenkunde der Juden»<sup>32</sup>] et en fassent un objet de la science du judaïsme (en procédant à des mesures, des analyses de la couleur des yeux, des cheveux, des maladies qui affectent plus ou moins les Juifs etc.). L'objectif est ici de contrer l'antisémitisme sur des bases scientifiques et biologiques en se servant des mêmes armes que les antisémites<sup>33</sup>. L'auteur se réfère constamment à l'université allemande et à d'autres académies scientifiques, comme celle de Cracovie, qui doivent selon lui servir de modèle à l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* et lui permettre de trouver les orientations les plus adaptées à ses objectifs.

Cette critique suscite une réponse dans le numéro suivant de la revue *Ost und West* sous la plume de David Baneth, un des membres du comité scientifique de l'*Akademie (Wissenschaftlicher Vorstand)*<sup>34</sup>. Le titre de l'article «Das Forschungsinstitut für die Wissenschaft des Judentums» joue un rôle central dans l'argumentation de l'auteur, car il vise à montrer que l'institution

31 *Ibid.*, col. 223.

32 *Ibid.*, col. 233

33 *Ibid.*

34 David Hartwig Baneth : «Das Forschungsinstitut für die Wissenschaft des Judentums». In : *Ost und West* 11/12 (1920), col. 290-301 [cm].

berlinoise n'est pas une académie scientifique comme les autres, qu'à vrai dire, elle n'est pas une académie, mais une institution de recherche en devenir. L'argument principal de Baneth est de dire qu'il faut constituer le savoir avant de le populariser et que c'est à cela que doit travailler l'*Akademie*. L'objectif doit être selon lui de faire du savoir juif un élément de la *Bildung* au même titre que le savoir allemand<sup>35</sup>, ce qui passe par un approfondissement et une objectivation de la science juive<sup>36</sup>. Pour cela, il est selon lui nécessaire de séculariser complètement le savoir scientifique. Il s'accorde avec Rosenzweig sur l'idée que ce dernier ne doit pas être accaparé par les rabbins, mais va plus loin en soulignant qu'il ne doit pas non plus être réservé aux professeurs de religion. Baneth critique implicitement le projet de Rosenzweig, qui voyait dans le lien entre la recherche et l'enseignement de la religion dans les lycées un moyen de familiariser la jeunesse avec la culture juive.

L'effort de justification de Baneth ne parvient cependant pas à dépasser l'obstacle auquel l'*Akademie* est sans cesse confrontée: l'absence de lien avec le public juif. Rosenzweig, qui en avait porté l'idée, s'en prend à la même tendance quand il écrit dès 1919 dans une lettre: «Die Akademie empfinde ich ja jetzt gar nicht mehr als meine Sache, seit sie so vornehm und gelehrt geworden ist»<sup>37</sup>. Cette même critique ne cessera d'être formulée et viendra même du cœur de l'*Akademie*, quand le philosophe Julius Guttman prendra la succession de Täubler à sa direction en 1923. Guttman formule en une question les problèmes auxquels se confronte l'*Akademie*:

Woran liegt es, daß gleichwohl das Verlangen nach einer lebendigen Erkenntnis des Judentums keine volle Befriedigung findet, daß zwischen der Arbeit der jüdischen Wissenschaft und dem Wissensverlangen auch derer, denen es um eine wirkliche Erkenntnis des Judentums zu tun ist, kein rechter Kontakt herzustellen ist?<sup>38</sup>

Tout en essayant de tirer un bilan positif des quatre premières années d'existence de l'académie et de mettre en valeur la qualité des travaux déjà accomplis, il constate également que la science du judaïsme s'est jusqu'alors tenue éloignée des préoccupations de ses contemporains et déplore son manque d'actualité. Il réaffirme les objectifs de l'*Akademie*, qui consistent selon lui dans une étude des communautés juives, dont la connaissance doit renforcer la cohésion<sup>39</sup>, mais

35 *Ibid.*, col. 293. Sur l'importance du concept de *Bildung* pour la constitution de l'identité juive, on renverra à l'ouvrage de Paul Mendes-Flohr: *Jüdische Identität. Die zwei Seelen der deutschen Juden*. München 2004, p. 15-44.

36 David Hartwig Baneth (note 34), p. 293.

37 Franz Rosenzweig: *Die «Gritli»-Briefe. Briefe an Margrit Rosenstock-Huessy*. Éd. par Inken Rühle et Reinhold Mayer. Tübingen 2002, p. 272 (3 avril 1919).

38 Julius Guttman (note 22), p. 489.

39 *Ibid.*, p. 490.

regrette qu'elle peine à intéresser de jeunes chercheurs, en mesure de poursuivre les travaux antérieurs et de leur insuffler de nouvelles orientations. Cela tient selon lui, d'une part au manque d'intérêt des jeunes européens de l'Ouest pour les questions ayant trait au judaïsme, d'autre part au fait que les savants formés en Europe de l'Est ne voient pas l'intérêt de la démarche scientifique pour aborder ces questions<sup>40</sup>. Il en revient en outre au même constat que celui de l'auteur anonyme du premier article publié dans *Ost und West*: les thématiques ne sont pas assez actuelles et le fait que les chercheurs se préoccupent principalement d'éditer des sources les éloigne d'un public qui ne se sent pas concerné par ce genre de questions.

## II. Transmission du savoir: La maison d'études juives de Francfort et l'Université populaire de Berlin

### « *Bildung und kein Ende* » et la création de la maison d'études juives de Francfort

En août 1920, Franz Rosenzweig prend la direction du *Jüdisches Lehrhaus* de Francfort<sup>41</sup>. Il s'agit d'une institution d'enseignement du judaïsme pour adultes, qui constitue une alternative critique, à la fois à l'université et au mouvement des *Volkshochschulen*. Cette initiative s'inscrit dans le cadre d'une réflexion théorique qui avait trouvé sa première expression dans « *Zeit ist's* » et se poursuit dans « *Bildung und kein Ende* »<sup>42</sup> (1920). Rosenzweig s'interroge dans ces écrits sur la forme adéquate à donner à l'enseignement de ce qu'il appelle les « choses juives »<sup>43</sup>. Par là il entend l'enseignement l'hébreu et plus généralement de l'héritage juif (langue hébraïque, textes canoniques, etc.), mais il s'agit également pour lui de fournir une perspective juive sur des objets de connaissance issus d'autres domaines.

40 *Ibid.*, p. 491.

41 Cf. Regina Bukhardt-Riedmiller: « Franz Rosenzweigs Erneuerung der jüdischen Lerntradition im zeitgenössischen Kontext (insbesondere Eugen Rosenstock-Huessy) ». In: Wolfdietrich Schmied-Kowarzick (éd.): *Franz Rosenzweigs « neues Denken »*. Fribourg en Br. 2006, vol. 1, p. 553-574. Gilles Hanus: *Quitter l'université sans renoncer au savoir: le freies jüdisches Lehrhaus de Rosenzweig*. Paris 2011.

42 Cf. Ecclésiaste, 12, 12: « Hüte dich, mein Sohn, vor andern mehr; denn viel Büchermachens ist kein Ende, und viel studieren macht den Leib müde ». La référence au texte de Goethe intitulé « *Shakespeare und kein Ende* » a bien évidemment conditionné le choix de traduction de Rosenzweig. Cf. Johann Wolfgang von Goethe: « *Shakespeare und kein Ende* ». *Idem: Kunsttheoretische Schriften und Übersetzungen*. Vol. 18, Berlin 1960.

43 « jüdische Dinge », Franz Rosenzweig: « *Das neue Denken* ». In: Reinhold et Annemarie Mayer (note 13), p. 155.

C'est la transformation de son projet d'académie en une institution destinée à la recherche qui fâche Rosenzweig. Dans «Bildung und kein Ende», il constate l'échec de l'académie berlinoise à toucher la communauté juive dans son ensemble pour développer un nouveau concept, qui ne s'adresse pas comme le premier aux élèves des lycées, mais aux adultes. Ce second texte est d'une nature tout à fait différente du premier dans sa manière d'aborder la question de la transmission. «Zeit ist's» constituait principalement un programme d'enseignement, «Bildung und kein Ende» se présente comme une réflexion sur les modalités de la transmission. Rosenzweig y prend ses distances avec la science du judaïsme et avec la recherche dans les termes suivants: «Weniger als je bedürfen wir heut der Bücher»<sup>44</sup>. Il veille également à se démarquer du projet sioniste ainsi que du judaïsme confessionnel et aspire à créer un être-juif qui soit tout entier ancré dans l'instant présent, à la différence du savoir et de la production livresque, qui relèvent selon lui du retour sur le passé ou de la projection vers l'avenir. Alors que «Zeit ist's» poursuivait le but de créer une «sphère juive», «Bildung und kein Ende» s'attache à la vie juive, qui a été, selon Rosenzweig, mise en danger, voire détruite par l'émancipation. Cette dernière et le combat qui l'accompagne pour accéder à l'égalité des droits deviennent le seul lien, la seule cause commune et le seul but qui maintiennent un sentiment d'appartenance collectif à la communauté juive. Face au constat d'échec que formule Rosenzweig à l'endroit de l'ensemble des obédiences et des chapelles qui divisent et structurent la population juive de son époque, il renonce à établir un plan, un programme. Là encore, il s'agit d'une différence majeure par rapport au projet développé dans «Zeit ist's»: il veut se consacrer à l'instant et pas à la projection dans l'avenir. Il souhaite éveiller chez les Juifs quelque chose comme une disposition à se considérer eux-mêmes en tant que Juifs et à aborder les différents domaines de leur vie (il évoque aussi bien le mariage, le métier, le fait d'être allemand etc.) de manière juive<sup>45</sup>. Il s'agit donc de replacer le judaïsme au centre de la vie des Juifs. Pour cela, il rejette l'idée d'organiser un programme de conférences, comme c'est l'habitude dans ce genre d'institutions, mais veut à l'inverse se contenter de mettre à la disposition des visiteurs un espace et un temps communs:

Im gleichen Sprechzimmer und in der gleichen Sprechstunde, wo sich die Schüler finden, werden auch die Lehrer entdeckt werden. Und es wird vielleicht der Gleiche in der gleichen Sprechstunde als Meister und als Schüler erkannt. Ja eben erst wenn dies geschieht, ist es ganz gewiss, dass er zum Lehrer taugt.<sup>46</sup>

44 Franz Rosenzweig: «Bildung und kein Ende». In: Reinhold et Annemarie Mayer (note 13), p. 491.

45 *Ibid.* p. 499.

46 *Ibid.* p. 502.

Il s'agit donc simplement de créer les conditions pour qu'ait lieu un enseignement qui se fonde sur les questions et le désir de savoir des visiteurs et y réponde. Cette vision de l'enseignement s'inscrit également dans le cadre spéculatif de la conception rosenzweigienne de la temporalité, au sein de laquelle il distingue différentes formes d'instant. L'une d'elles est justement l'heure: «die Stunde». Rosenzweig définit ce type d'instant de la manière suivante: «Er darf nicht neu kommen, er muß wiederkommen. Es muß wirklich der gleiche Augenblick sein»<sup>47</sup>. En introduisant cette conception de l'instant, Rosenzweig ouvre une nouvelle dimension de la temporalité: sa dimension circulaire. Cette dernière est essentielle pour l'enseignement qui vit de la régularité d'un cycle, de retrouvailles hebdomadaires qui permettent de reprendre là où l'on s'était arrêté.

La relation réciproque qui constitue le socle de ce mode d'enseignement nouveau est aussi à noter, car elle se nourrit d'une pensée du dialogue, qui est en fait et paradoxalement assez éloignée de celle que Rosenzweig lui-même développe dans *L'Étoile de la Rédemption*. En effet, dans cet ouvrage, qui date pourtant de la même époque que «Bildung und kein Ende»<sup>48</sup>, Rosenzweig développe une conception du dialogue asymétrique, dans laquelle les deux protagonistes, en l'occurrence l'âme humaine et Dieu ne se placent pas sur le même plan, et ont des fonctions différentes, qui ne sont aucunement interchangeables. À l'inverse de cela et de la pédagogie ayant cours à son époque, Rosenzweig souhaite instaurer une relation de réciprocité entre le maître et l'élève. Ces rôles doivent justement être interchangeables pour permettre à chacun d'enseigner ce qu'il sait et d'apprendre ce qu'il ne sait pas.

La maison d'études de Francfort, à laquelle les réflexions précédemment exposées doivent servir de soubassement théorique, est inaugurée en août 1920 et Rosenzweig en prend la direction. La pratique réelle de ce lieu d'apprentissage est malheureusement bien éloignée du type de conceptions développées dans «Bildung und kein Ende» et se rapproche en fait assez du programme des *Volkshochschulen*. Sont proposés des cours d'hébreu, des cours portant sur le texte biblique et des cycles de conférences sur des sujets divers ayant trait au judaïsme. Une des caractéristiques de l'institution est qu'elle attire des enseignants venus de toutes les obédiences du judaïsme: orthodoxes, libéraux, sionistes y sont représentés, ce qui la rapproche de la *Jüdische Volkshochschule* de Berlin. Rosenzweig tenait beaucoup à ne pas inviter que des conférenciers spécialistes, si bien que des juristes, des médecins, des étudiants venaient enrichir le programme des cours. Le *Jüdisches Lehrhaus* a également attiré de jeunes intellectuels, tels que Walter Benjamin, Erich Fromm, Siegfried Kracauer, Gershom Scholem ou Leo Strauss. Dans sa meilleure année, 1922-1923, le

47 Franz Rosenzweig: *Der Stern der Erlösung*. Frankfurt am Main 1988, p. 322.

48 Rosenzweig rédige *L'Étoile de la Rédemption* entre août 1918 et février 1919.

*Lehrhaus* atteignit une fréquentation de 1100 personnes (4% de la population juive de la ville de Francfort). Jusqu'en 1926, la dernière année de son existence, 64 enseignants en tout proposèrent 90 cycles de conférences et 180 séminaires<sup>49</sup>. Néanmoins, l'institution ne parvint pas à conserver durablement l'intérêt du public et ferma donc en 1926, victime de dissensions internes à son directoire, après la démission du successeur de Rosenzweig, Rudolf Hallo, en 1923<sup>50</sup>. Le mouvement des *Lehrhäuser* connaîtra un renouveau sous de sombres auspices à partir de 1933, où il sera pris en charge par Martin Buber et offrira un semblant de vie culturelle aux Juifs, quand la loi leur interdit l'accès aux institutions culturelles communes.

#### *La Jüdische Volkshochschule de Berlin*

Dans son ouvrage sur la vie culturelle sous la République de Weimar, Michael Brenner s'étonne du peu d'intérêt que les chercheurs ont jusqu'alors porté aux autres institutions juives d'enseignement<sup>51</sup>. Tout se passe en effet comme si seule l'institution francfortoise était digne d'intérêt. Cependant, le parallèle entre cette dernière et l'université populaire juive de Berlin est tout à fait éclairant, c'est pour cela que nous tenons à l'esquisser ici, malgré le manque relatif de sources disponibles<sup>52</sup>.

La *Volkshochschule* de Berlin a été créée en 1919 sous l'impulsion d'Ismar Freund (conseiller juridique de la communauté juive de Berlin) et avec le soutien du *Zionistenverband* de Berlin et de la loge B'nai-B'rith<sup>53</sup>. Plusieurs organisations qui représentent toutes les obédiences religieuses et politiques du judaïsme de l'époque contribuent à financer l'institution: le *Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens*, la *Zionistische Vereinigung*, le

49 Cf. Michael Brenner (note 2), p. 83.

50 *Ibid.*, p. 100.

51 *Ibid.*, p. 103.

52 On trouve quelques textes publiés dans des journaux et des revues sur la plateforme en ligne [www.compactmemory.de](http://www.compactmemory.de). La banque de donnée en ligne du Leo Baeck institut ne recense que des documents concernant les années 1931 à 1936 (cf. <http://www.lbi.org/digibaeck/results/?qtype=pid&term=1161977>, consulté le 18.08.2013). En outre ils ne fournissent que très peu de renseignements sur la nature du projet et des enseignements proposés dans les premières années d'existence de l'université populaire. L'institution ferme en 1936 et est recrée sous le nom JVHS en 1962. Nous avons pris contact avec la direction actuelle pour demander où se trouvent les archives de la période 1919 à 1931, mais elle n'a pas encore été en mesure de nous répondre.

53 Organisation juive internationale créée en 1843 qui se soucie particulièrement de l'éducation juive.

*Synagogenverband* et la *Jüdische Gemeinde*<sup>54</sup>. Cette union est tout sauf évidente, un an après l'armistice qui clôt une guerre qui avait contribué à exacerber les oppositions au sein même de la communauté juive.

Son siège se trouve dans le quartier de Kreuzberg, au numéro 88 de la *Yorckstraße*. Dans son discours d'ouverture du 28 février 1919, le rabbin Julius Bergmann compara l'institution à la création de l'Université de Berlin en 1810-1811, qui avait contribué au renouvellement de la culture allemande. Il souhaitait que l'institut berlinois devienne la colonne vertébrale du renouvellement du savoir juif au xx<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. L'objectif était de traiter et de populariser les thématiques de la science du judaïsme, mais également de faire en sorte que toutes les opinions ayant cours dans le judaïsme allemand soient représentées. Les références comme les objectifs affichés rappellent donc en de nombreux points ceux de l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums*. Ils répondent au constat suivant, formulé par l'organe du *Centralverein Im deutschen Reich* à l'occasion de la création de l'institution :

Die freie jüdische Volkshochschule will eine Stätte der Wissenschaft für das Judentum schaffen. In der Erkenntnis, daß die meisten Juden ihre Geschichte zu wenig kennen, und daß durch diesen Mangel der Indifferentismus unter den deutschen Juden größer wird, will die Freie jüdische Volkshochschule diese Kenntnis der breiten Masse übermitteln.<sup>56</sup>

Les méthodes d'enseignement qui y sont mises en œuvre sont plutôt conventionnelles comparées au bouleversement pédagogique que constituait le projet de Rosenzweig. Il s'agit principalement de conférences et de cours sur des sujets divers ayant trait au judaïsme, dispensés par des spécialistes. Au début des années 1930, des débats contradictoires entre des tenants de courants différents du judaïsme commencent à être organisés. L'institution tire donc profit de la diversité du judaïsme berlinois. On peut dire que la création de cette institution est une réussite. Pour la décennie 1920, on oscille entre 1300 et 4200 inscrits par an. On en compte 1560 pour l'année 1921 et 2000 pour 1924<sup>57</sup>. Entre 1919

54 Maren Krüger: «Für die Verbreitung jüdischen Wissens. Das Büro der *Freien Jüdischen Volkshochschule e.V.*». In: *Fundstücke, Fragmente, Erinnerungen, Juden in Kreuzberg*. Éd. par Berliner Geschichtswerkstatt e.V. Berlin 1991, p.385-387.

55 *Das Jüdische Echo*, 28 février 1919, p.112. Cité d'après Michael Brenner (note 2), p.105.

56 Anonyme: «Die freie jüdische Volkshochschule». In: *Im deutschen Reich* 3 (1919), p.134-135, ici p.134 [cm]. Au sujet de cette revue, voir Arndt Kremer: *Deutsche Juden – deutsche Sprache. Jüdische und judenfeindliche Sprachkonzepte und -konflikte 1893-1933*. Berlin 2007, p.171-175.

57 Michael Brenner (note 2), p.105. À ce sujet, voir également Avraham Barkai, Paul Mendes-Flohr (note 4), p.139-140.



et 1930 350 cours réguliers et 14 manifestations extraordinaires sont organisés. Sur l'ensemble de la période on dénombre en tout 20 000 inscrits<sup>58</sup>. Les lieux de réunion étaient variables mais se trouvaient tous dans l'ouest berlinois. La *jüdische Volkshochschule* de Berlin a attiré des invités prestigieux tels que Martin Buber, mais a aussi donné leur première charge d'enseignement à de jeunes intellectuels destinés à une belle carrière, comme Gershom Scholem. Elle faisait aussi appel à de grandes figures du judaïsme de l'époque, comme le rabbin Leo Baeck. Pour évaluer ces chiffres à leur juste mesure, il faut prendre en compte la diversité de l'offre culturelle à Berlin dans tous les domaines. Les inscriptions étaient annuelles et donnaient le droit d'assister gratuitement à un des cycles de conférences et à tous les autres avec une réduction de 50 %. Tout un système de réductions pour les étudiants et les chômeurs avait été mis en place pour accroître le nombre de participants et adapter les conditions d'inscription aux spécificités de la population de la ville. L'organisation des inscriptions utilisait les institutions berlinoises, comme les librairies juives ou les grands magasins : le *Kaufhaus des Westens* et les *Hermann-Tietz Kaufhäuser* mettaient le programme à disposition du grand public. Le programme des manifestations était également publié dans la presse juive<sup>59</sup>. On observe donc une très bonne utilisation du maillage culturel et associatif pour promouvoir le projet, dont le succès est sans doute également dû au fait que l'université populaire n'était pas tenue par une obédience religieuse ou politique particulière, ce qui permettait à chacun d'y trouver ce qu'il cherchait.

L'importance de cette institution se remarque aussi à la vague de soutien qui s'est manifestée au moment où, en 1931, son existence a été menacée par la crise économique. Elle montre à quel point la *Volkshochschule* était devenue une institution indispensable pour les Juifs de Berlin, comme on peut le lire dans un article du *Israelitisches Familienblatt* en 1931, qui plaide pour que le soutien nécessaire lui soit apporté :

Die Volkshochschule hat sich in den Jahren ihres Wirkens zu einer unentbehrlichen Einrichtung entwickelt, ihr Einfluß erfaßt weite Kreise der jüdischen Bevölkerung Berlins und für viele Teilnehmer an den Vorlesungen und Vorträgen ist sie die einzige Quelle der Fortbildung.<sup>60</sup>

Il faut néanmoins signaler que cette institution souffre encore de la comparaison avec le *Freies jüdisches Lehrhaus* de Francfort, qui avait la prétention, si l'on en croit du moins son instigateur Franz Rosenzweig d'offrir un enseignement

58 Maren Krüger (note 54), p. 386.

59 C'est notamment le cas dans la revue *Im deutschen Reich*. Cf. par exemple *Im Deutschen Reich* 4 (1920), p. 143 [cm].

60 Anonyme : « Winterprogramm der Freien jüdischen Volkshochschule ». In : *Israelitisches Familienblatt* (1931). Cité d'après Maren Krüger (note 54), p. 387.

juif qui renouvelle radicalement la pédagogie et se détourne de la conférence et du cours magistral pour délivrer un savoir en coopération avec l'auditoire. Rosenzweig critique d'ailleurs assez vertement l'institution berlinoise dans une lettre<sup>61</sup>. À l'inverse de l'institution francfortoise, la nouveauté ne relève pas des conceptions pédagogiques mais du contenu des cours. L'accent est mis sur les questions politiques, sociales et économiques. Des disciplines nouvelles sont également représentées telle que la sociologie, l'ethnologie ou la psychologie. C'est la première fois que ces disciplines étaient enseignées dans un cadre juif. Les programmes mettaient également l'accent sur les questions économiques et l'aide aux personnes en difficulté pour répondre aux besoins spécifiques des Juifs immigrés d'Europe de l'Est, qui étaient très nombreux à Berlin<sup>62</sup>.

## Conclusion

L'étude des trois institutions que sont le *Lehrhaus* de Francfort, l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums* et la *jüdische Volkshochschule* de Berlin montre à quel point l'intérêt pour la culture et la tradition juive était vivace dans l'Allemagne des années 1920. L'analyse a pu permettre d'éclairer deux des enjeux majeurs de la vie culturelle juive de l'époque: la production de connaissances et leur transmission à un public adulte. Le lien entre modernité et tradition constitue l'horizon de lecture à partir duquel les préoccupations des tenants de ces institutions peuvent être comprises. Il s'agit en effet dans les trois exemples choisis de permettre au public d'accéder, par le biais de l'enseignement ou par la lecture des résultats de la recherche, à une tradition, dont il a été coupé par l'assimilation. C'est la raison pour laquelle la tradition juive est au centre des préoccupations des enseignants comme des chercheurs qui ont participé aux institutions évoquées ici. Cependant, ce retour est aussi profondément ancré dans la modernité. En effet les critères de scientificité sont ceux de l'université allemande, dans le cadre de laquelle les enseignants, les chercheurs ainsi que le public ont pour la plupart été formés. L'université est donc le modèle à partir duquel ces conceptions sont développées: un modèle positif dans le champ de la recherche; un modèle négatif et que l'on critique dans le domaine de l'enseignement. De plus, il ne faut pas oublier que les conditions de recrutement dans le cadre de l'université allemande après la Première Guerre mondiale ne

61 Franz Rosenzweig: *Briefe*. Éd. par Edith Rosenzweig. Berlin 1935, p. 444: «Ich habe mich während meines Berliner Aufenthalts ein bißchen über die dortige jüdische Volkshochschule umgehört und bin durch das, was mir über das Abflauen des Interesses dort gesagt wurde, eigentlich bestärkt worden in meiner Ansicht, daß es mit dem Berliner System *allein* nicht geht [...] Die Berliner Volkshochschule hat nicht erreicht, was sie erreichen wollte; nur die schon *bisher* interessierten sind gekommen.»

62 Michael Brenner (note 2), p. 104.

permettent pas aux Juifs d'accéder à une chaire, pour laquelle le baptême était un sauf-conduit indispensable<sup>63</sup>. Les institutions évoquées ici constituent donc un circuit professionnel parallèle pour de jeunes intellectuels qui ne peuvent pas s'insérer dans le cadre universitaire. Enfin, surtout à Berlin, où les migrants venus d'Europe de l'Est sont nombreux, l'université populaire est un moyen d'accéder à un savoir linguistique ou pratique, qui les aide à s'intégrer dans la société d'accueil.

Cependant, les développements qui précèdent mettent également au jour un certain nombre de points aveugles de la recherche. Il faudrait être en mesure de comparer la fréquentation des institutions d'enseignement berlinoise et francfortoise et leur impact sur la population juive de l'époque. Au vu des sources consultables, il est permis de douter que le manque relatif d'informations sur la *Volkshochschule* de Berlin tiende à la moindre importance de l'institution berlinoise à l'époque. Il faut sans doute chercher les raisons de ce défaut d'intérêt dans l'absence d'une figure tutélaire de renom, telle que Franz Rosenzweig pour porter le projet et l'accompagner de textes programmatiques, qui fassent date et attirent l'attention sur l'établissement qu'il a créé.

L'absence de lien apparent entre l'académie et l'université populaire de Berlin mériterait également d'être interrogée. En effet, nulle part ne se trouve l'idée, du moins dans les textes dont nous avons pris connaissance, de mettre en place une collaboration structurelle entre une institution de vulgarisation scientifique d'un côté et une institution de recherche qui peine à faire accéder ses travaux à un plus large public de l'autre. L'absence de contact entre deux centres berlinois importants et entièrement contemporains pourrait-elle contribuer à expliquer l'échec relatif de l'*Akademie* dans ce domaine? Et plus fondamentalement, le fait que l'idée même de lien entre enseignement et recherche ait été abandonnée à sa création ne vient-il pas d'une forme de méfiance de la science du judaïsme à l'égard de l'enseignement? D'une certaine manière, il semble que l'obsession de la scientificité, garantie par un ensemble de critères établis par l'université allemande ait détourné la science du judaïsme d'un de ses objectifs et du lien entre étude et enseignement qui était déjà caractéristique des pratiques ayant cours au sein des communautés juives traditionnelles.

Autant de questions qui mériteraient d'être creusées et nourries par d'autres sources, ce qui permettrait de donner une vision plus claire et chiffrée de la production et de la transmission du savoir juif en Allemagne dans les années 1920. Cette contribution et celles qui seront amenées à la compléter et à l'approfondir pourraient permettre de jeter les bases d'une histoire des institutions juives sous la République de Weimar, qui reste encore à écrire.

---

63 Cf. Aleksandra Pawliczek: *Akademischer Alltag zwischen Ausgrenzung und Erfolg: jüdische Dozenten an der Berliner Universität 1871-1933*. Stuttgart 2011.